

ALLEZ, COURAGE !

## DU MÊME AUTEUR

*Éloge du désert*, Presses de la Renaissance, 2004 ; Almora, 2020

*Éloge du désir*, Presses de la Renaissance, 2007 ; Points, 2016

*Pourquoi pas le silence*, Robert Laffont, 2008

*Les Passions interdites*, Éditions du Rocher, 2009

*Harmonie*, Plon, 2011

*Manifeste vagabond*, Plon, 2012 ; Presses de la Renaissance, 2015

*50 couples d'exception*, Éditions du Palais, 2013

*Le Souffle du Maître*, Presses de la Renaissance, 2015 ; Points, 2017

*Petit dictionnaire de la joie*, *Chanter l'instant*, Éditions Philippe Rey,  
2017 ; Points, 2018

*Le Sourire de l'aube*, Fayard, 2020

*Amours inconditionnelles*, Éditions de l'Observatoire, 2021 ; Points,  
2022

Blanche de Richemont

ALLEZ,  
COURAGE !

Petit traité de l'ardeur

Les Presses de la Cité 

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de *Le Verfügbar aux enfers. Une opérette à Ravensbrück*  
de Germaine Tillion © Éditions de la Martinière, 2005

© Les Presses de la Cité, 2023

92, avenue de France – 75013 Paris

ISBN 978-2-258-19811-1

Dépôt légal : janvier 2023

*À mon père*



*Réveille-toi, cher cœur, réveille-toi,  
tu as bien assez dormi. Réveille-toi.*

William SHAKESPEARE  
*La Tempête*  
Acte I, scène 2

*Et si notre âme a valu quelque chose,  
c'est qu'elle a brûlé plus ardemment  
que quelques autres.*

André GIDE  
*Les Nourritures terrestres*





# Sommaire

## L'ÉLAN

La force de l'âme .....	17
On se lève pour ce qui nous éclaire...	35
Mère courage (pléonasme) .....	51

## L'ÉPREUVE INITIATIQUE

Contre nature ? .....	65
Quand chaque jour est un courage ...	83
Même pas peur ? .....	93
Éloge de la chute .....	105
Faire bouger les lignes .....	113
Où est la liberté ? .....	123
Traverser la nuit .....	137

*Allez, courage !*

## UN PEU DE LUMIÈRE EN PLUS

Suivre l'étoile.....	153
Fidèle à son courage.....	165
La force de vie .....	179
Rire quand même.....	191
La paix.....	205

Ma cabane en bois est située au creux d'une vallée du Morvan, entourée d'arbres frigorifiés. Juste une pièce avec un bureau et un lit, une cheminée, une petite cuisine et une douche. Une seule fenêtre donne sur une plaine où poussent des sapins encore jeunes.

Elle sera mon refuge d'écriture.

Je me mets au travail sur la petite table face à la fenêtre et me lance à moi-même : « Allez, courage ! » Je songe alors à tous ceux que je rencontre depuis deux ans pour mener mon enquête sur le courage et l'ardeur. Tous m'élèvent en me confiant leur feu, leur espoir, leurs luttes solitaires

*Allez, courage !*

et leurs rêves intacts. Tous sacrifient leur bien-être au profit d'une dimension supérieure. Et ce sacrifice leur donne une énergie, une lumière, une force inouïes.

Allez, courage ! C'est l'appel du cœur qui nous lève du lit dans les aubes gelées d'hiver. C'est notre âme qui nous redresse quand on perd le souffle. C'est notre feu qui nous réveille quand on perd la foi. C'est cette porte qui s'ouvre sur un vent fou dans une forêt perdue de décembre.

Ce livre n'est pas un appel aux armes, mais un appel aux âmes. À cette étincelle qui nous remet en chemin pour ne pas passer sur terre comme une âme endormie.

# L'ÉLAN



## La force de l'âme

*Qu'ai-je à perdre bon sang ?  
On n'a jamais rien à perdre [...]  
Ah ! Voir plus grand, voir vaste,  
jouer plus gros, tout risquer.*

Jean-René HUGUENIN  
*Journal*

Tous me lançaient : « Bon courage ! », quand je leur racontais que je partais vivre seule dans une cabane dans le Morvan. Je comptais justement y écrire mon livre à la fin du mois de décembre. Cette perspective ne semblait réjouir que moi car je ne recevais que des « Bon courage » pleins de compassion. Je m'étonnais de cette expression si souvent employée qu'elle remplace désor-

*Allez, courage !*

mais nos « Au revoir ». Mais pourquoi ? Pourquoi avons-nous sans cesse besoin de convoquer le courage pour la moindre activité ? Manquerions-nous d'enthousiasme ? Ou est-ce une injonction à mettre du cœur à l'ouvrage ?

Car le courage, c'est l'ardeur qui vient du cœur.

Nous ne devrions donc jamais dire « Bon courage ». Il n'y a pas de mauvais courage.

Je grimpe au crépuscule le long d'un chemin qui serpente entre les châtaigniers. Il m'amène à un champ de sapins minuscules comme des nourrissons endormis. La nuit tombe sur un ciel sans étoiles. Me revient alors ce vers d'Apollinaire écrit en calligrammes pendant la Première Guerre mondiale : « Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

J'ai raconté à une amie que dans le poème d'Apollinaire ce vers était crié par un capitaine inconnu pour raviver le feu d'une armée en peine. Nous déjeunions ensemble à une terrasse de café et j'étais fascinée par un groupe d'adolescents sur un banc. Ils me faisaient justement penser



*Allez, courage !*

à des soldats en déroute. Ils étaient en jogging, jean troué, sweat-shirt, voûtés sur leur téléphone sans se parler. Mais pourquoi ne s'embrassent-ils pas ? Pourquoi ne se révoltent-ils pas contre l'abrutissement dans lequel on les élève ? Pourquoi masquent-ils leur beauté dans ces habits informes ? Pourquoi perdre ainsi la tenue, l'élégance ? J'ai fini ce jour-là ma diatribe avec cette question : où est passé le courage ? Mon amie m'a rétorqué : « Je ne vois pas le rapport entre le téléphone, le jogging et le courage. » Ah mais il est évident pourtant ! Être élégant est un courage, une attention envers soi et le monde qui ne coule pas de source tous les jours. Chercher la beauté et non le confort demande du courage. Se parler, s'emballer, s'exclamer, s'enflammer, rire, pleurer est la preuve d'une force de vie intacte qui aspire à se révéler.

Quel malaise les jeunes cherchent-ils à noyer dans les écrans ? Quel manque d'être, d'ardeur ? On me rétorque que ce n'est pas leur faute. Ces confinements auraient brisé leur élan. Mais parce qu'on le veut bien. Donnez-leur des rêves, des idéaux, des combats à mener et il est certain qu'ils

*Allez, courage !*

jetteront leur jogging, leur téléphone (ça, ce n'est pas sûr), se redresseront et partiront en quête d'une étoile qu'ils seront peut-être les seuls à connaître, à aimer. Donnez-leur le goût du souffle, de l'élan, de l'enthousiasme ! Élevez-les vraiment vers ces sommets en eux qui les espèrent. Oui, il est temps de rallumer les étoiles. Ce n'est pas une figure poétique, c'est une réalité. Car s'il n'y a plus d'étoile à chérir, il ne nous reste plus qu'à allumer nos écrans.

Ils se seraient bien moqués de moi, ces adolescents, si j'étais venue les voir en leur demandant d'éteindre leur téléphone pour suivre une étoile. Et pourtant... Pourtant lorsque je suis allée dans la classe de mon fils aîné en CE2 parler de mes expéditions dans le désert, la seule chose qu'ils ont retenue, c'est qu'il est essentiel d'avoir de grands rêves et de tout faire pour les réaliser. À la fin de mon intervention, chaque enfant est venu me voir pour me raconter ces rêves qui lui donnaient du courage. Ils me parlaient avec la conviction de ceux qui sentent que tout est possible.

*Allez, courage !*

La voie la plus courageuse n'est jamais la plus facile. Elle ne flatte pas nos instincts primitifs, notre paresse, nos petits arrangements avec la réalité. Elle nous veut grands, forts, pleins d'audace. Une âme debout.

Nous sommes voûtés sur notre siège, les yeux tendus vers notre téléphone. Or viser le ciel nous redresse. Si nous sommes sans cesse épuisés dans ces joggings qui ne servent même plus à courir, c'est parce que nous n'avons pas de rêves assez forts.

La mort de l'idéal, c'est le succès des pantoufles.

Bien sûr, la vie ne cesse d'écorcher nos rêves et nos amours. Et si c'était pour les rendre plus forts encore ? Pour qu'ils soient la seule réponse possible ?

Je redescends vers ma cabane dans la nuit, sous la pluie, et vois de loin l'unique fenêtre éclairée par une lampe, comme un dieu qui veille. Je songe alors à la fin du calligramme d'Apollinaire :

« Et depuis ce soir-là, j'allume aussi l'un après l'autre,

Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints. »

*Allez, courage !*

Je me demande si l'ermite sœur Catherine que j'ai rencontrée avant de partir laisse elle aussi une lumière allumée dans son refuge quand elle le quitte pour aller prier dans sa chapelle. Elle m'avait confié qu'au tout début, dans son ermitage, elle vivait dans une grande pauvreté. Elle était sous le coup de l'ardeur donc ça ne la dérangeait pas. Mais un soir, elle n'avait même pas eu de quoi s'éclairer pour la prière dans la chapelle. C'était vraiment sinistre. Elle en avait pleuré. Mais alors, elle avait découvert trois lucioles près du tabernacle. Elle avait conclu son histoire en murmurant : « Par la pauvreté, j'ai pu percevoir la main de Dieu. »

L'ermitage de sœur Catherine se trouve sur une crête de montagne battue par les vents dans les Alpes du Sud. Il n'est accessible qu'à pied après une heure et demie de marche sur un grand dénivelé avec toutes ses provisions sur le dos. L'ermitage n'a ni eau ni électricité. Il est constitué d'une petite chapelle, d'un cabanon et d'une grotte à laquelle on accède par une étroite corniche. Cela fait vingt-sept ans qu'elle vit là. Elle va chercher l'eau à un ruisseau qui s'assèche parfois. Souvent le toit de sa

*Allez, courage !*

cabane s'écroule. Ses membres, certains matins, sont tellement gelés qu'elle ignore comment elle va faire pour bouger.

Dans le livre où elle partage sa vie de solitude, elle écrit : « Ici, je suis seule au monde devant l'inconnu de chaque instant. Plus que l'inconnu : l'aventure de chaque instant<sup>1</sup>. » Cette insécurité constante, elle en fait une force vitale car elle va chercher plus profondément en elle les ressources pour continuer, inventer, persévérer et non s'acharner. S'acharner, c'est recommencer sans cesse de la même manière. Persévérer, c'est recommencer autrement.

Sa foi grandit dans la solitude et l'incertitude. Elle a cessé d'apposer à sa vie des normes sur ce qu'elle devrait être. Car elle sait que la seule manière de survivre dans son ermitage, c'est de prendre la vie telle qu'elle est. Pas de lamentation, juste de l'invention. Pas de repos, juste la paix.

La vie de sœur Catherine n'est faite que de gestes simples. Ils sont la clé de sa survie physique et mentale. Dans l'élan qui

---

1. *Récits d'une ermite de montagne*, sœur Catherine, Les Éditions du Relié, 2019.

*Allez, courage !*

la pousse à ranger chaque jour sa cabane, elle va puiser la force de tout reconstruire après une nuit d'orage. Quand je lui ai demandé s'il fallait du courage pour ne pas se lasser de cette vie monotone, elle m'a répondu : « Je crois qu'il faut surtout parler de fidélité, et de persévérance. Et pour cela, il convient de savoir approfondir, et se renouveler. Savoir entretenir un certain feu intérieur pour ne pas se laisser endormir par l'ordinaire. » C'est l'histoire de toutes les vies. Sans feu intérieur, les jours s'éteignent.

Nous nous sommes longuement parlé un soir d'hiver lors d'un de ses passages à Paris. Elle m'a confié : « J'ai vécu profondément cette nécessité du courage dans les heures simples le jour où je me suis réveillée frigorifiée dans ma grotte et où j'ai réalisé que si je restais là et que je mourais, personne ne s'en rendrait compte. » N'être plus levée le matin par un regard, une main, un devoir, une mission, une reconnaissance. Et se lever quand même. N'avoir dans sa vie aucun autre appel que celui du jour qui vient. Et s'en réjouir quand même.

*Allez, courage !*

Dès que sœur Catherine franchit la porte de chez moi, je suis frappée par sa jeunesse et sa joie de vivre. Pas du tout l'image que j'avais d'une ermite vivant seule dans la montagne depuis tant d'années. Étonnée, je lui lance : « Vous ne faites pas soixante-cinq ans !

— Peut-être, mais je les sens », répond-elle en riant.

Elle s'était donné cette limite d'âge pour quitter son ermitage. Mais il semble que l'heure n'ait pas encore sonné : « Humainement, je n'ai plus la force de supporter ces conditions de vie. Mais une grâce me porte. Je sens, je sais que la grâce rend les choses possibles. »

Sa chemise blanche, son voile et sa robe monacale sont impeccables, sans une tache ni un pli. Elle a l'élégance simple des femmes de Dieu. Épouse du mystère, son habit est essentiel car il dévoile sa tenue face à la vie. Tout compte puisque Dieu a tout imprégné.

Je lui propose une infusion au gingembre, elle n'en prend qu'un fond, comme s'il était inscrit dans sa peau qu'elle se contente de peu. Je lui demande si elle se force à

*Allez, courage !*

faire des ascèses. Mais une fois encore, elle sourit : « Pour moi, il n'y a pas d'autres mortifications que le réel. Nous, on s'est vautrés dans le bien-être. Or il n'est pas normal que les gens s'écroulent dès qu'on leur retire leur bonne condition de vie. On a beaucoup plus de ressources qu'on ne le croit. Mais trop de confort nous empêche d'y puiser. » Elle est à bonne école dans son ermitage. Mais elle nous enseigne aussi. Car selon elle apprendre à se passer du superflu nous renforce, nous libère de ce qu'on possède. Les coussins étouffent les flammes.

Elle, qui ne semble connaître aucun confort, me dit pourtant : « Ça fait vingt-sept ans que je suis là-haut et donc malgré les conditions précaires, je pourrais avoir l'impression de m'installer. Eh bien non, hop ! grâce aux tempêtes, il faut toujours tout recommencer puisque tout s'est envolé ! » Je songe que c'est peut-être là l'histoire des hommes. Des cœurs qui se reconstruisent après les tempêtes. Un « hop ! on recommence ! » lancé de bon cœur. Le courage des naufrages.

Elle avoue qu'elle entretient la flamme, son élan, par la prière. Et que c'est grâce



*Allez, courage !*

à elle qu'elle ne se sent jamais seule. Face à mon air sceptique, elle soutient que ce n'est pas une vie sans relation mais une vie axée sur la relation essentielle : Dieu. Elle murmure : « Ce qui est difficile quand on est ermite, c'est qu'en surface on ne sert à rien. Ce qu'on fait est infime. Est-ce que je perds mon temps ? Je gâche ma vie ? Je n'ai pas de résultat concret. Même les menus travaux ne sont jamais définitifs, un coup de vent venu des sommets balaie tout. Je comprends que je sers juste à montrer que l'homme est gratuit, créé gratuitement par Dieu car par amour. L'être humain devrait ne pas avoir à justifier son existence. » Il est vrai que cela demande beaucoup de courage de ne servir à rien d'autre qu'à servir le silence. De ne justifier sa vie que par sa présence et non par son travail ou sa famille. Un mystère la pousse à être simplement ce qu'elle est. En beauté.

Je lui avoue que je suis étonnée par la jeunesse de son visage et son absence de rides alors qu'elle vit depuis si longtemps en plein air. À ma grande surprise, elle semble heureuse de ce compliment coquet et me livre ses conseils beauté. Un chapeau

*Allez, courage !*

toute la journée, aucune crème et le soir de l'huile d'amande douce. Avant de s'éloigner, elle me répète en souriant :

« Soyez le plus naturelle possible. »

Je me réchauffe une soupe déjà préparée et me répète son dernier conseil qui est une injonction à la simplicité. Ici, tout m'y engage. Je vis avec l'essentiel, là où il n'y a plus rien à enlever. Mais à Paris ? Comment rester naturel en vivant loin de la nature ? En restant relié à sa nature et donc à son propre mystère. Ce mystère qui nous tient même quand la vie décourage. Ce mystère qui, malgré toutes les tempêtes, nous empêche de nous résigner. À l'image de sœur Catherine, qui, chaque matin, recommence...

Il s'agit donc de renforcer notre âme pour lutter contre le déclin du courage. C'est le message qu'a lancé Soljenitsyne lors d'un discours qu'il a prononcé à Harvard en 1978. Alors qu'on s'attendait à des paroles élogieuses sur les États-Unis qui l'ont accueilli quand il avait été contraint de fuir la Russie, celui-ci a affirmé que le

*Allez, courage !*

déclin du courage était peut-être ce qui frappait le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui. Le grand écrivain nous a alertés : « Faut-il rappeler que le déclin du courage a toujours été considéré comme le signe avant-coureur de la fin ? » La fin de quoi ?

Soljenitsyne a connu le Goulag, l'exclusion et la solitude pour avoir clamé son rejet du communisme. Pourtant rien n'a éteint son courage ni ligoté sa voix. Alors il nous interroge : pourquoi sommes-nous devenus si frileux ? Pourquoi avons-nous perdu notre souffle ? Où est passée notre exigence ? Il faut donner le goût du large sans quoi les nations se disloquent.

Relevons-nous, aimons, bâtissons, cherchons le beau, le silence, le mystère, les liens qui comptent, les mots qui grandissent. Rien n'est perdu pour ceux qui ne se résignent pas.

Se résigner, c'est subir son destin, bras ballants. C'est dire : fais-toi une raison, ça ne peut pas être autrement. Tant que la vie est là, tout peut être autrement. Si nous nous résignons, nous nous enlisons. Aucune situation n'est figée, c'est nous

*Allez, courage !*

qui le sommes si nous baissions les bras, si nous laissons le découragement ronger nos entrailles. Si nous nous habituons à la tristesse.

Nous ne sommes pas obligés de nous endormir dans un désespoir tranquille pour moins souffrir.

Soljenitsyne a raison d'affirmer que le déclin du courage annonce la fin, car si le courage ne porte plus une société, celle-ci s'écroule. C'est donc la fin d'un monde. Il ne s'agit pas de se résigner, mais de se réinventer. Chercher les braises dans les cendres et allumer un autre feu, ailleurs, pour éclairer l'horizon. Nous croyons que c'est notre pouvoir qui nous tient debout ; nous avons tort, c'est notre souffle. Notre aspiration à viser plus haut que soi. Peut-être que cette aspiration est un devoir envers la vie.

Avoir des devoirs. Voilà une phrase totalement démodée. Mais où est ton courage si tu n'as aucun devoir ? Vas-tu balloter ta vie au gré de tes désirs et de tes états d'âme ou vas-tu viser une dimension plus haute qui t'engage et te responsabilise ? Mon devoir est de nourrir mes

*Allez, courage !*

enfants, de rendre visite à mes parents, de tendre la main à mon amie que ça me plaise ou non, d'écouter cette voix en moi qui me pousse vers un acte qui me grandit même s'il me dérange. J'ai le devoir de considérer les hommes, quels qu'ils soient. J'ai le devoir d'être la vestale de ma propre vie par gratitude envers elle. Et quoi qu'il arrive, si je n'ai écouté que la voix de mon âme, je suis responsable, j'assume. Même si les conséquences de mes actes me découragent. Toutes les graines ne germent pas.

Mon père m'a souvent répété que lorsque nous avons de la chance, nous n'avons aucun droit, seulement des devoirs. Je n'étais pas très enthousiaste face à cette affirmation. Mais avec le temps, j'ai compris que c'était un honneur d'avoir des devoirs envers le monde, de ne pas le subir mais de le façonner par ce qui nous engage intérieurement. Car l'amour reçu nous engage. L'amour pour notre pays nous engage au-delà de notre personne. Tous les résistants en témoignent.

Finalement, le courage ne nous demande pas notre avis. Il nous appelle et la part

*Allez, courage !*

la plus noble de soi y répond. Il y a donc presque toujours un arrachement au confort. Le courageux n'est pas possédé par ce qu'il possède.

Cette histoire de confort est délicate. Car franchement il n'est pas désagréable de lézarder au soleil, de s'affaler sur un canapé moelleux, de se laisser bercer par le chant des oiseaux, de n'avoir rien d'autre à faire que d'étendre ses jambes en regardant par la fenêtre. Alors, courage, qu'en dis-tu ? Il dit que c'est dans le grand repos qu'il prend son essor. Dans l'abandon du corps et de l'âme qu'il se façonne, dans les chants d'oiseaux qu'il déploie ses ailes, dans le silence qu'il forge son idéal.

Quel est notre idéal à part le saucisson ? À la chute du communisme, certains Russes se posaient cette question car ils ne savaient plus quoi faire de leur liberté désertée par le sens. À cette période-là, on ne parlait pas d'idéal, mais de crédits, de pourcentages, de traites et de réfrigérateurs. Faire de l'argent était devenu leur raison de vivre. Le mirage capitaliste a alors remplacé le

*Allez, courage !*

mirage communiste<sup>1</sup>. Or toujours une soif plus grande finit par se faire sentir.

Soljenitsyne l'a clamé toute sa vie : si nous perdons le tout, le plus haut, la vie intérieure, nous dépérissons. Sans dimension spirituelle, l'homme n'est plus qu'un pantin. Notre soif n'est pas d'ici. Elle répond à notre besoin inhérent de nous redresser pour une foi, un idéal, un amour, une cause belle et noble. Au fond, nous le sentons tous. Soljenitsyne l'a écrit en lettres d'or : « Personne sur terre n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut<sup>2</sup>. »

Le feu se meurt doucement dans la cheminée. Il est l'heure pour moi d'aller plus haut en allant me coucher. J'entre dans la nuit en écoutant l'accalmie du ciel. Je me sens soudain proche de sœur Catherine, qui dort aussi seule dans sa grotte, sur les coussins du mystère.

---

1. Lire à ce sujet *Insoumis* de Tzvetan Todorov, Robert Laffont-Versilio, 2015.

2. *Idem*.